

La saison musicale, que plusieurs croient terminée depuis longtemps, se continue encore, malgré l'élévation du thermomètre et les ardeurs de la canicule, puisque M. Wartel nous convoquait, il y a peu de jours encore, à une audition de ses élèves de chant, et que, au moment où j'écris ces lignes, M. Félix Le Couppey nous convoque à une audition de ses élèves de piano. Or la saison musicale est pour les musiciens ce que l'Exposition est pour les peintres, les sculpteurs, les graveurs. Tout récemment, par une mesure libérale et bienveillante, l'Empereur a ordonné que l'Exposition de ces derniers aurait lieu chaque année. Cette Exposition annuelle a lieu pour les artistes musiciens, puisque la saison musicale revient chaque hiver. Mais tandis que les noms des peintres, des graveurs, des sculpteurs, des architectes qui ont exposé, retentissent dans tous les journaux, la plupart des journalistes gardent le silence le plus absolu sur les exposans en musique, sous prétexte que les compositions exécutées dans les concerts n'ont rien de sérieux et d'intéressant et que les seules œuvres intéressantes et sérieuses sont représentées sur les théâtres lyriques. C'est là une grave erreur, et, sans parler des oratorios et des messes, je dis qu'une symphonie, un quintette, un quatuor, un trio pour piano, violon et violoncelle, une sonate même, sont des œuvres d'un autre genre sans doute, mais non d'un ordre moins relevé qu'un opéra, et que ceux-là supposent autant de talent et de génie que celui-ci. Si le public n'est pas de cet avis, c'est sa faute, je veux dire la faute de son éducation; c'est qu'il a des goûts, sinon pervertis, du moins frivoles; c'est que ceux qui le composent sont d'Athènes en ce point; c'est, en un mot,

Qu'il le faut amuser encor comme un enfant.

Cela posé, je dirai quelques mots nécessairement fort brefs sur quelques artistes et quelques œuvres auxquels la presse musicale doit une mention des plus honorables à défaut des prix qu'elle ne saurait décerner.

M. Berthold Damcke est parmi nous la personnification vivante et complète des fortes études et des pures traditions musicales qui caractérisent la grande école allemande. Il est à la fois savant compositeur et professeur éminent. Je ne sache pas d'artiste qui ait pénétré aussi avant que lui dans la connaissance des diverses branches de l'art qu'un vrai docteur en musique a dû cultiver simultanément et tour à tour, et qui possède aussi à fond que lui les styles des diverses époques et les formes qui conviennent aux différens genres. Vivant dans l'intimité des vieux maîtres, il a hérité de leur science comme on hérite de ses aïeux. Il parle d'eux comme un gentilhomme de vieille race parle de ses ancêtres, avec simplicité, avec enthousiasme et vénération. On dirait que les mystères de la langue musicale sont pour lui des secrets de famille. Comme professeur, ses démonstrations sont claires, persuasives, lumineuses; tous ses préceptes sont dictés par le plus pur amour de l'art et par le plus ardent désir de le communiquer aux autres. Il sait merveilleusement concilier le maintien des principes traditionnels et la latitude laissée aux conceptions de l'élève. Comme compositeur, M. Damcke a écrit de la musique de chambre: trios, sonates; de la musique d'église: messes et motets. Dans toutes ses œuvres on sent un esprit convaincu, qui croit à la puissance de la langue musicale pour exprimer ce qu'il y a de plus profond et de plus

intime dans l'homme. Dans sa musique d'église, tout est noble, calme, contemplatif, d'un effet simple et grandiose. Plus entraînant, plus passionné dans la musique instrumentale, sans être moins distingué ni moins élevé, il s'y livre avec plus de liberté à sa riche imagination, en même temps qu'il déploie la plus grande habileté à poursuivre un sujet dans ses replis les plus déliés.

Je voudrais parler ici d'autant plus dignement de M. Damcke, qu'il joint à l'horreur du charlatanisme une modestie qui n'est plus de notre siècle, et qu'il semble plutôt subir que rechercher les occasions de faire entendre ses compositions. Comment se fait-il que pendant une saison qui a duré près de cinq mois, les nombreux disciples et les admirateurs plus nombreux encore de M. Damcke n'aient pu applaudir d'autre œuvre de lui que son second trio pour piano, violon et violoncelle exécuté au concert de M<sup>lle</sup> C. Remaury? Ah! ce fut là une magnifique exécution, digne de l'ouvrage! M. Vieuxtemps déploya dans la partie de violon son jeu plein de noblesse, de fougue et de largeur; M. Ch. Lebouc y joua le violoncelle avec ce charme, cette délicatesse, cette justesse parfaite qui lui sont propres, et M<sup>lle</sup> Remaury y tint le piano en virtuose qui non seulement a triomphé de toutes les difficultés de mécanisme de l'instrument et a fait de celui-ci un esclave souple et docile, mais encore en artiste douée du feu sacré et en qui toute l'âme du maître a passé. Il y a des jeunes personnes qui apprennent à jouer du piano et qui y réussissent comme elles auraient réussi dans une foule de choses; mais il y a chez M<sup>lle</sup> Remaury un vrai tempérament d'artiste, cet enthousiasme et cette flamme qui transfigurent l'instrument et lui prêtent tantôt les voix de la nature, tantôt une voix humaine. Avec quelle énergie, quelle fierté, quelle passion concentrée elle a joué cette admirable sonate en *ré* mineur de Beethoven! Avec quelle précision et quel aplomb elle a rendu le prélude et la fugue de J. S. Bach! Avec quel élan, quelle grâce, quelle séve de jeunesse elle a exécuté cette belle tourbillonnante valse, œuvre 59, de notre grand compositeur pianiste, M. Stéphen Heller!

M. Rosenhaim! voilà encore un maître, un maître qui imprime à ses compositions de musique de chambre un cachet de gravité, de recueillement, d'austère mélancolie qui n'est point incompatible avec des idées souriantes et poétiques. M. Rosenhaim est de ceux, comme M. Damcke, dont je viens de parler, comme M. de Staumer dont je vais parler à l'instant, qui joignent à un rare mérite une modestie presque aussi rare. Il compte pour rien ces applaudissemens que le vulgaire accorde à la médiocrité qui se met à son niveau et plus bas encore; mais il tient aux suffrages de l'élite. En un mot, il est partisan de la théorie des vingt personnes dont je parlais dans un précédent article, et il tient à ce que les vingt personnes le connaissent et l'apprécient. M. Rosenhaim a donné deux matinées chez lui. Je n'ai pu assister à la première; mais la seconde m'a laissé des souvenirs charmans. Rossini était au nombre des auditeurs. Il s'est entendu lui-même, du moins il a entendu un morceau de piano de sa composition, une de ces mille fantaisies qu'il écrit aujourd'hui en se jouant, mais avec tous les raffinemens d'un esprit qui, revenu des enivremens du succès, se complaît dans les délicatesses du style. Ce morceau, intitulé *Morceau de l'ancien régime*, très étendu, d'un souffle

puissant, très fouillé dans les détails, a été supérieurement exécuté par M. Rosenhaim lui-même. Cette fantaisie a servi d'intermède entre deux quatuors de M. Rosenhaim, très nourris d'idées, d'une facture savante et fort. C'est là de la musique d'autrefois, je veux dire de la musique du bon temps classique, comme les seuls maîtres d'aujourd'hui en savent écrire, et il faut avouer que ces maîtres sont rares. M. Rosenhaim attend pour chacun de ses morceaux, qu'un motif lui vienne. Et quand ce motif est venu, quand il le tient, il l'ajuste dans un tissu riche et serré où se déroulent des mélodies secondaires, des effets d'harmonie inattendus, d'ingénieux développemens, de telle sorte que ce motif produit tout ce qu'il contient en lui-même, tout ce qui est renfermé dans sa contexture mystérieuse, tout ce que les auditeurs même les plus exercés sont loin de soupçonner, avant qu'ils n'aient vu défiler tout cet enchaînement de surprises. Or c'est là ce qui caractérise les vrais maîtres: savoir tirer du sujet le plus simple, le plus modeste en apparence, des trésors d'idées qui corroborent, en l'enrichissant, la pensée principale.

Ainsi procède M. de Staumer dans ses deux trios pour piano, violon et violoncelle, qui ont paru chez l'éditeur Meissonnier. Ces deux œuvres remarquables attestent que leur ardeur a vécu exclusivement en Allemagne, sur ce sol classique fécondé par le génie de Bach, de Haydn, de Mozart et de Beethoven. Certes, les nobles archiduchesses auprès desquelles M. de Staumer remplit les fonctions de maître de chapelle ont fait // 2 // preuve de goût en jetant les yeux sur un artiste aussi distingué. On voit que, dans la composition de ces deux trios, M. de Staumer a eu soin de se conformer aux progrès de sa jeune élève, la princesse Marie. Le premier, en *si* bémol, est d'un jet facile, mélodique, léger, gracieux. L'auteur s'y interdit les longs développemens qui auraient pu mettre l'inexpérience de l'élève à une épreuve un peu trop forte. Ce trio n'en est pas moins écrit dans un style très musical. Les mélodies s'y succèdent, les motifs s'y enchaînent au moyen des modulations les plus naturelles. Le trio en *ré* mineur nous transporte de plain pied dans le vaste domaine où Haydn, Mozart, Beethoven, du moins le Beethoven des deux premières manières, règnent en dominateurs. La jeune élève a pénétré dans le sanctuaire du grand art. Le premier allegro, fortement conçu, est surtout remarquable par les habiles combinaisons de la seconde reprise. Suit un bel adagio en *si* bémol, où les dessins s'enroulent dans une fort belle suite, et conduisent à une *coda* des plus chaleureuses. Puis vient un scherzo énergique dont le trio en canon à l'octave est des plus heureux. Il rappelle, par l'habileté avec laquelle il est traité, le fameux trio en canon du minuetto du 76<sup>e</sup> quatuor de Haydn. Enfin un allegro vivace, plein d'épisodes heureux, termine cette œuvre vraiment remarquable, et que nous recommandons à tous les amateurs de musique de chambre.

M. Camille Saint-Saëns n'est pas seulement un pianiste et un organiste de premier ordre, c'est encore un des compositeurs les plus habiles de notre temps, qui ne craint pas de s'aventurer dans les voies nouvelles, ce que je suis loin de blâmer, pourvu que l'on arrive par les voies anciennes à ces voies nouvelles et qu'on ne s'y égare pas. Il y a bien quinze ou dix huit ans que j'ai vu poindre le talent de M. Camille Saint-Saëns à l'horizon de la rue du Jardinnet, alors qu'il était enfant prodige, et

j'ai toujours remarqué en lui une singulière propension à sortir des routes battues. Encore une fois, je n'y vois pas de mal, comme dirait le comte Ory à son jeune page Isolier. M. Camille Saint-Saëns nous a fait entendre une symphonie inédite en *ré* majeur, d'une coupe assez singulière. Au lieu d'être distribuée en *allegro*, *adagio*, *scherzo* et *finale*, elle se divise en *prélude*, *sarabande*, *gavotte*, *romance* et *finale*. Le *prélude* est conçu dans un excellent sentiment musical; on y remarque un motif gracieux, d'un caractère paisible et champêtre, que les divers instrumens se renvoient les uns aux autres. La *sarabande* est une sorte d'*adagio* écrit avec une pureté remarquable et une entente parfaite des effets d'harmonie. La *gavotte* pourrait bien changer de nom et s'appeler un *scherzo* charmant, disposé avec beaucoup de finesse, et riche de détails intéressans. On remarque, dans ce que nous appellerons le *trio*, une note aiguë persistante, autrement dit une pédale haute, de l'effet le plus pittoresque et planant sur un dialogue piquant des instrumens à vent. Le morceau a été redemandé. Je ne dirai rien de la *romance*, qui ne m'a pas laissé des souvenirs bien précis. Quant au *finale*, il est écrit avec le même talent que tout le reste, mais il n'est guère qu'indiqué. Les quatre morceaux précédans étant de courte haleine, il eût été convenable de donner plus de développemens à ce dernier, qui eût couronné l'œuvre d'une façon magistrale.

Après cette symphonie venaient deux concertos du même auteur, l'un pour violon, écrit en *ut*, morceau hérissé de difficultés et qui a mis le violoniste principal, M. White, à une rude épreuve, qu'il a su rendre très brillante par l'habileté qu'il y a déployée; l'autre pour piano, très difficile aussi, mais plein de recherches, de nouveautés de tout genre et d'un travail symphonique du plus grand intérêt.

L'ancien directeur de la Société Sainte-Cécile, M. F. Seghers, avait voulu diriger l'orchestre dans ce beau concert de M. Camille Saint-Saëns.

Connaisseurs et gens du monde s'étaient donné rendez-vous au concert de M<sup>lle</sup> Octavie Caussemille, qui s'est fait entendre successivement dans le *trio* en *ut* mineur de Mendelssohn, l'étude en *ut* dièse mineur de Chopin, et la *Jota aragonesa* de Gottchalk, trois morceaux de styles très divers et qui ont servi à mettre en relief les brillantes qualités de cette éminente pianiste. J'ai acquis, de plus, personnellement la preuve qu'elle est aussi grande musicienne que virtuose consommée. C'est un bien admirable violoniste que M. Sighicelli, qui, ce soir-là, charma l'auditoire par une ravissante mélodie intitulée *Calabraise* et une *saltarelle* qu'il exécuta avec un *brio* prodigieux, et qui fut redemandée. Bon chien chasse de race. M. Sighicelli est le fils d'un M. Sighicelli qui doit être un violoniste fort habile, puisque, ainsi que me l'apprend l'excellent journal musical de Florence, *il Boccherini*, il est *primo violino* de la *Società del quartetto* de Modène. Si le père possède la belle sonorité, la largeur, l'ampleur et la délicatesse de style du fils, il est vraiment dommage qu'ils soient séparés l'un de l'autre. Ils formeraient, réunis, un duo merveilleux. Dans la même séance, M. Ch. Lebouc, dont j'ai parlé plus haut, et qui, au moment où j'écris ces lignes, revient tout triomphant de Londres, où il a obtenu, conjointement avec M. Georges Pfeiffer, les plus brillans succès; dans la

même séance, dis-je, M. Lebouc exécuta avec un charme inexprimable de délicieuses variations de M. Franchomme sur un thème russe.

Il est temps de combler une lacune. Dans le compte-rendu de la matinée de M. Rosenhaim, j'ai oublié de mentionner les quatre virtuoses qui ont exécuté ses deux quatuors. C'étaient M. Vieuxtemps, dont tout le monde admire le magnifique et surprenant talent; M. Hugo Hermann, autre violoniste des plus habiles, qui excelle dans le staccato, dans le double corde, qui tire un très beau son de l'instrument, et que nous avons entendu plusieurs fois cet hiver, tantôt seul, tantôt unissant les sons du violon aux sons de la harpe, que manie avec autant de grâce que de charme sa jeune sœur, M<sup>lle</sup> Hélène Hermann. C'étaient encore un excellent alto, M. Riccius, et un de nos premiers violoncellistes, au jeu pur, pénétrant et plein d'onction, M. Valentin Müller.

Si je n'étais pas pressé par le temps et resserré par l'espace, j'aurais encore bien des choses à dire de M<sup>lle</sup> Charlotte de Tiefensée, une cantatrice de la grande école, qui, après avoir obtenu de brillants succès sur toutes les scènes de l'Europe, est venue cet hiver faire applaudir à Paris sa belle voix et sa belle méthode; — de M. Jean Becker, sans contredit un des quatre ou cinq grands violonistes de l'époque; — de M. Bernhard Rie, un charmant et très habile compositeur-pianiste; — de M. Borelli, un jeune compositeur italien, qui a la noble ambition d'aborder le grand genre symphonique; — de M. Dombrowski, un fougueux pianiste dans lequel il est aisé de deviner l'élève de Liszt; — de M. R. Hammer, un excellent violoniste soliste et accompagnateur des plus appréciés; — de M. Ch. Gallois, un lauréat du Conservatoire, jeune pianiste classique qui se fait gloire de sortir des mains de M. Marmontel, qui s'applaudit de l'avoir pour élève; — de M. Albert Ferrand, un de nos premiers violons de musique de chambre, qui, avec le concours de MM. Lelong, Casimir Ney, Lebouc, Gouffé et M. Georges Mathias (ce dernier, individualité remarquable comme compositeur et virtuose), a eu l'idée de fonder *la Société des quatuors français*; — de M<sup>lle</sup> Thérèse Castellan et M<sup>lle</sup> Julienne André, deux jeunes violonistes fort intéressantes, qui se sont consacrées à l'étude et à la pratique de leur instrument pour se livrer à la carrière d'accompagnement auprès des jeunes personnes du monde qui, jouant du piano, veulent faire de la musique d'ensemble. Je suis embarrassé de parler de ces deux jeunes virtuoses, que je ne puis séparer dans mon compte-rendu, et que je ne saurais non plus louer également. M<sup>lle</sup> Castellan est premier prix de violon au Conservatoire; elle s'est formée au style de la musique d'ensemble dans cette admirable classe spéciale dirigée au Conservatoire par M. R. Baillot et d'où sont sorties toutes nos notabilités de musique de chambre. M<sup>lle</sup> Julienne André est élève de M. Alard. Plus jeune que M<sup>lle</sup> Castellan, elle a peut-être moins d'expérience; mais toutes les deux, à coup sûr, sont appelées à une brillante et fructueuse carrière.

Enfin, le moyen, en terminant, de ne pas nommer nos chers interprètes des chefs-d'œuvre de la musique de chambre, auxquels je dois, pour mon compte, mes plus vives jouissances! Et notre grand Maurin, le premier des violons; et le vénérable Chevillard, à qui Beethoven a confié tous ses secrets; et M. et M<sup>me</sup> Viguiet, qui les ont devinés; et M. Sabatier, et

*JOURNAL DES DÉBATS*, 2 août 1863, pp. 1–2.

MM. Mas et Colblain, et M. Lasserre, un jeune violoniste du plus grand talent, élève de M. Batta; et M<sup>lle</sup> Marie Roubier, une jeune pianiste au jeu velouté et pur, et en même temps talent très sérieux; et M. Frédéric Giraud; et puis M. Eugène Sauzay, M<sup>me</sup> Sauzay, née Baillot, M. Julien Sauzay, toute cette famille Sauzay qui s'est constituée la gardienne de ce sanctuaire où l'on célèbre les mystères de la musique intime sous l'invocation de Boccherini, de Haydn, de Mozart et de Beethoven!

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	dimanche
Calendar Date:	2 AOÛT 1863
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	REVUE MUSICALE. [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	L'Exposition musicale. – M. B. Damcke. – M <sup>lle</sup> Remaury. – M. Vieuxtemps. – M. Ch. Lebouc. – M. Rosenhaim. – M. de Staumer. – M. Camille Saint-Saëns. – M <sup>lle</sup> Octavie Caussemille. – M. Sighicelli. – M. Hugo Hermann. – M. Valentin Müller. – M <sup>lle</sup> Charlotte de Tiefensée. – M. Jean Becker. – M. Bernhard Rie. – M. Borelli. – M. Dombrowski. – M. R. Hammer. – M. Ch. Gallois. – M. Albert Ferrand. – M. Georges Mathias. – M <sup>lles</sup> Thérèse Castellan et Julienne André. – M. R. Baillot. – M <sup>lle</sup> Marie Roubier; les Sauzay, etc., etc.
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	None